



ES bons messieurs de Stockholm ont fait choix d'André Gide pour bénéficiaire de leur geste philanthropique. Nous ne savons pas si Gide en est content (nous le saurons à la prochaine publication de pages de son journal). Mais les Français sont contents que ce soit de nouveau leur tour, et les académiciens de Suède peuvent être satisfaits d'avoir si bien discerné le meilleur lauréat possible.

Gide en effet répond à toutes les conditions requises. Le prix Nobel est, si je ne me trompe, sa première consécration officielle, à part le doctorat honoris causa d'Oxford; il n'est membre d'aucune académie, titulaire d'aucun prix littéraire; il mettait quelque coquetterie à garder cette virginité des honneurs. Imaginez que les écrivains Scandinaves aient offert leurs couronnes à Claudel, par exemple: ce n'eût été que la confirmation de beaucoup d'hommages antérieurs; tandis que pour Gide c'est une première récompense qui met à un peu son titre: il n'est plus se solitaire qui était depuis plus de cinquante ans, cet homme qui pouvait et voulait prêter à la gloire une plus secrète et plus profonde influence tout en préservant son entière autonomie.

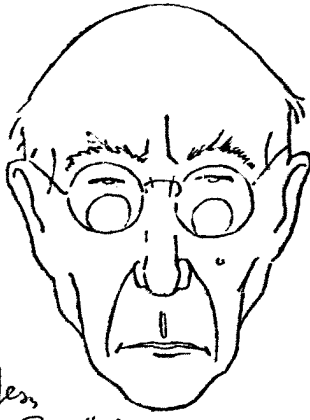
Mais c'est l'un des paradoxes de la vie de Gide: préoccupé de vivre à contre-courant, soucieux de cultiver « sa différence », craignant toujours de n'être pas assez « un être à part », il s'est donné pour consigne de rester indécis, mouvant, rebelle aux conclusions qui fixent un homme dans son attitude et l'immobilisent dans sa vérité. « Un littéraire qui se cherche, n'a-t-il écrit dans son *Dostoevski*, court un grand risque; il court le risque de se trouver. » Mais dans ce refus de se trouver, dans cette volonté de prolonger la disponibilité de l'adolescence, n'y a-t-il pas un autre risque qui est celui de vivre les yeux fixés sur cela qu'on ne veut pas être? Et en particulier, de peur d'adhérer à quelque orthodoxie, de peur d'être un jour d'accord avec tout le monde, Gide ne s'est-il pas inquiété plus que quiconque de ce que pensent tout le monde? Vivre contre, c'est vivre par rapport à quelque chose, et le suprême individualiste est le plus attentif aux exigences sociales dont il se défend. Pour ne pas glisser au conformisme, et, comme au jeu des quatre coins on court à l'arbre qui vient d'abandonner le partenaire, on en vient à accompagner toutes les fluctuations de l'opinion. Le journal de Gide pendant les années de guerre est à cet égard très édifiant.

Revenons au choix de l'Académie suédoise; si se justifie par d'autres raisons encore, et il suffit de ne rappeler le nom de quelques lauréats (Romain Rolland, Martin du Gard, Thomas Mann) et les noms écartés (Claudel, Ramuz) pour comprendre que Gide est bien « dans la ligne ». Une fois de plus, en dépit de sa différence étonnamment entretenue, il rencontre une société d'écrivains qui lui disent: tu es des nôtres. On n'est jamais si unique qu'on le souhaiterait. Dans l'œuvre de Gide, dans sa personnalité, les dispensateurs de la même noblesse ont cru reconnaître sans doute la marque de cette tradition libérale, individualiste, mais attentive aux questions sociales, orientée « à gauche » mais prudemment maintenue en deçà de tout extrémisme, de cette tradition qui est fortement caractérisée dans les pays protestants. Ils ne se sont trompés qu'à demi. Ils se seraient trompés seulement si Gide, dans son effort vers le déséquilibre, était resté simultané de toutes ses possibilités latentes, n'avait pas choisi la dispersion. ... s'il avait obéi à l'instinct persien, — s'il avait obéi à l'instinct persien d'une progressive concentration plutôt que de dépenser en prodigue, à tous les détours des instants, les trésors d'une âme mystique.

AUCUN homme de ma génération, et sans doute des suivantes, ne pourrait nier l'importance de Gide dans l'époque et l'action considérable qu'il y a exercés. Maintenant que j'ai pris de la distance envers celles de ses œuvres qui émeurent si fort notre jeunesse je crois pourtant que cette influence, salutaire ou maléfique, était due à certains aspects de l'œuvre et qui furent souvent les plus superficiels. Je me persuade que plus tard cette œuvre se révélera pour ce qu'elle est dans la profondeur et qui n'a pas grand-chose à voir avec le visage, avec la grimace qu'on lui prête actuellement. Peut-être paraîtra-t-elle alors moins grande que nous ne l'avions cru, et surtout moins scandaleuse que Gide lui-même et ses pires ennemis ne s'accordent à l'affirmer. Il faut replacer Gide à sa date pour savoir qui il est, car personne n'a été plus que lui lié aux circonstances. L'enseignement explicite de ses premiers livres, au temps qu'il était le maître d'évasion et l'incognito écharmé à briser les cadres de la morale familiale, fut nécessaire et opportun au déclin de l'ère bourgeoise. Mais c'était déjà le déclin, et des coups plus forts que les siens avaient été portés aux idoles qu'il abhorrait.

Replacer Gide à sa date c'est aussi le confronter à ses grands hommes. Il aime à se réclamer de Montaigne, de Goethe, de Nietzsche, de Dostoevski. On a eu

le tort de le confronter successivement avec chacun d'eux et d'égaliser son œuvre à celle d'aussi grands génies. Sa complaisance n'est pas cette liberté naturelle qui est si merveilleuse chez Montaigne et supère de laquelle Gide semble si manager de son bien. De Goethe il n'a pas, Dieu merci! la colossale pédoncule, mais pas non plus la massive puissance. Quand nous avons besoin d'un exemple de révolte, nous en avons



mieux fait de lire Nietzsche plutôt que Gide, car son immoralisme était d'une autre robustesse et soutenu par une véhémence spirituelle plus totalement ravagée. Et le livre de Gide sur Dostoevski reste si loin en deçà de la grande vision religieuse des Karamazov que la disproportion de leurs deux génies est la plus claire évidence de l'ouvrage. Le véritable maître de Gide, même s'il n'approuve pour lui qu'une médiocre tendresse, c'est Jean-Jacques. Leurs limites sont les mêmes: celles de tout l'individualisme moderne, si différent de celui d'un Montaigne. L'héritage protestant y est sensible dans le sentiment de la solitude, de l'unicité et dans l'attention accordée par la conscience à tout ce qui d'un être est particulier. Les Confessions, elles aussi,

ne sont écrites qu'en vue de démontrer que Jacques ne ressemble à personne, et que sa vie fut ce qu'elle ne pouvait pas ne pas être, qu'il était un différent des autres humains. Les livres sont une apologie dont l'auteur, Gide le fait si souvent, plaide non coupable. Sa innocence, prépare les pièces qu'un jour de ment il mettra sous les yeux de Dieu. Mais ce de paraître unique et de justifier par là sa vie, aussi ce qui restreint le portée de l'œuvre de Gide sans cesse enclavée dans ses problèmes individuels quand elle est par atteindre à une valeur universelle.

ET pourtant il ne faut pas oublier que le livre de Gide, les *Cahiers* d'André Walter, le témoignage d'une âme profondément gênée et que c'est à cet avis qu'on est par bien des confirmations ultérieures. La gêne, l'appel au bonheur, la poursuite passionnée d'une plénitude de vie terrestre jamais atteinte, est effort de complète libération de l'âme, les limites exigées l'un des individus et l'autre, ment affaibli des écrivains du siècle. L'instinct de Gide, quel qu'il en dise parfois, est encore l'instinct de qui ne serait corrélié que par un et non par ces choses terrestres dont il s'achève à s'environner. A son refus de « se trouver » s'est selon une dialectique qui commande la production de toutes ses démarches, l'irrépressible désir de « trouver ». C'est dans son jour de 1927, le mot de Pascal qui déclare s'approcher de ceux qui cherchent un génésis, Gide à cette que: « N'y a-t-il pas de quel génésis que l'on puisse dire ceux qui trouvent; qui trouvent des cris de joie? »

Il faut encore confronter Gide à son contemporain à ceux de sa grande génération. Aux premiers de la N.R.F. il les avait presque tous groupés de lui, et ce n'était pas seulement pour accuser dans le sens de la spiritualité la révolution est commencée par le symbolisme (il y aurait bien à dire sur l'influence esthétique de Gide sur le poème, un autre, trop connait, qui donne à ce style plus qu'à lui-même un air de familiarité). Je me demande même si avec le temps Gide ne signera pas — plus près qu'il croit de Froust, de Péguy, de Claudel même, et surtout aux côtés de Valéry — parmi les fruits d'un grand réveil spirituel opéré dans la direction des poètes du dix-neuvième siècle et en ce avec l'époque où l'âme religieuse des hommes en sommeil. Une fois de plus alors son rôle comparable à celui de Rousseau. Mais ces deux siècles de Stockholm seraient-ils contents?